Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 51

Artikel: Un tapeur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210023

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES CHANSONS DE MÉTIERS

Elles disparaissent peu à peu, les chansons de métiers. C'est dommage. Elles sont très instructives pourtant, touchant la façon d'être des artisans de jadis; elles évoquent le temps du « compagnonnage ». Il en est qui ont traversé les siècles, qui se sont conservées jusqu'à aujourd'hui, dit M. Julien Tiersot, et qui, par leur rythme destiné à aider à l'accomplissement de la tâche, fournissent des indications précieuses sur les procédés du travail lui-même.

Appelons tout d'abord la chanson des apprentis pour le tour de France. C'était celle qu'on entendait sur les grandes routes ou dans les faubourgs des villes, dite par des ouvriers, disposés sur deux rangs, parés de leurs habits de cérémonie et portant la canne symbolique, ornée de larges touffes de rubans :

Partons, chers compagnons,
Le devoir nous l'ordonne.
Voici le vrai moment
Qu'il nous faut battre aux champs...

On se souciait peu de la rime et même de l'assonnance, mais ces refrains étaient vibrants et parlaient au cœur.

Dans cette chanson, le compagnon du tour de France envisageait les épreuves qui l'attendaient, mais d'avance il songeait à la joie du retour :

Console-toi, ma blonde,
Je reviendrai-z-un jour
Accomplir nos amours !

Chaque métier avait sa chanson particulière, qui faisait partie des traditions de la corporation et grâce à laquelle on se reconnaissait entre gens de la même industrie.

Le chant, en ce cas-là, pouvait être regardé « ainsi qu'un moteur qui doublait les forces ». Il était en conformité rythmique avec le travail.

On raconte l'histoire d'un bon curé qui reprochait à un serrurier de chanter des chansons trop profanes.

— Hé! répondit le brave homme, je ne demanderais pas mieux de faire autrement, mais ma femme et mes enfants y perdraient trop... Voyez comme, en psalmodiant, la lime se traîne ou s'endort sur mon ouvrage, au lieu que, en fredonnant ces couplets si gais... Jugez-en vous même. Comme l'air, la besogne va aussi quatre fois plus vite.

Et il en entonna sa chanson professionnelle :

Appelez Robinette
Qu'elle vienne ici...

* * *

Les chansons, tout en gardant leur belle humeur, étaient parfois d'un tour un peu didactique; elles enseignaient les rudiments des pratiques du métier.

Les forgerons avaient un chant dont les mélodies cadencées servaient à accoutumer les apprentis à lever et à laisser tomber le marteau sur l'enclume dans le mouvement voulu.

De même pour les canuts de Lyon, pour les batteurs de grains, pour les terrassiers.

Ceux-ci chantent encore un refrain qui, dans une manœuvre d'ensemble, leur sert pour régler les mouvements :

En voilà une
La jolie une.
Un s'en va, ça ira,
Deuss revient, ça va bien !

Certains de ces refrains ont un sens obscur, ou même n'en ont pas du tout. Ils ont seulement une utilité pratique. Celui des hâleurs est formé, dans sa première partie, de mots mystérieux.

Attelés aux câbles en une longue file mouvante, avançant lentement, péniblement, ils tirent d'un commun effort, en réglant leur marche sur la mélodie :

La oula, ouli, oula tchalez.
Hardi les hâleurs, oh! les hâleurs, hâlez !

Aujourd'hui encore, à ce qu'à constaté M. Tiersot, dans les ouvroirs des dentellières de Flandres, les ouvrières chantent, pendant leur délicat travail, des chansons flamandes, désignées sous le nom de *tellingen*, qui leur servaient jadis à compter le nombre des mailles. Pendant le temps nécessaire à la récitation d'un vers, la dentellière faisait une maille et la maintenait par une épingle. Le nombre de vers débités déterminait ainsi le nombre des mailles ou des épingles.

C'étaient des sortes de complaintes, des chansons à répétition, composées de fragments de thèmes populaires.

* * *

Une des plus anciennes chansons de métiers que l'on connaisse est celle des meuniers. Elle rappelle nettement l'occupation à laquelle on se livrait, et se mêle, toutefois, d'une légende; celle d'une fille mariée malgré elle :

Pilons, pilons l'orge,
Pilons l'orge, pilons-la...
Mon père m'y maria,
Pilons l'orge, pilons-la
A un vilain m'y donna.....

Et l'aventure de la fille malheureuse se poursuit, en un nombre infini de couplets, interrompue sans cesse par une sorte d'imitation du bruit du travail.

* * *

Les chansons de laboureurs abondent. Elles sont généralement d'une mélodie ample et large, dans ce qu'elle a de primitif. Il est un de ces chants tout à fait beau dans sa simplicité. Il est d'origine bressane. Il rappelle toutes les misères de l'homme de la terre, qui accuse, non sans raison, l'injustice du sort. Tant d'accidents peuvent compromettre ses récoltes, rendre vains tous ses efforts. Mais, cependant, il l'aime cette terre, qu'il fouille sans cesse avec acharnement. Aussi le dernier couplet compense-t-il tout ce que le reste a d'un peu triste !

Le pauvre laboureur,
Il est toujours content;
Quand il est à la charrue,
Il est toujours chantant!

Les chansons de vignerons, comme s'ils étaient égayés par avance, malgré leurs peines, par le vin, sont presque toujours joyeuses, au contraire.

Une des plus célèbres énumère toutes les opérations par lesquelles passe cette vigne, espoir de tant de travailleurs! On la montre de « plante en pousse », de « pousse en fleur », de « fleur en graine », puis en « vert », en « mûr », en « coupe », en « cuve », en « tonne », en « bouche ».

* * *

La diversité des travaux engendre parfois, avec des poésies presque semblables, des caractères mélodiques différemment marqués. Ainsi, les mariniers n'ont pas de chansons qui leur soient absolument particulières, mais ils disent celles qu'ils savent, sur un rythme propre, lent et doux, qui sent le bateau glissant sans effort sur la rivière.

Chez les marins, au contraire, le rythme est accentué. Il trahit la vie accidentée et rude. Dans le Nord, leurs chansons sont plutôt mélancoliques; elles sont vives, au contraire, dans le Midi.

Il est une de ces chansons de marins qui est devenue légendaire; dans sa naïveté, elle n'est pas sans grâce :

Nous sommes bons pilotes,
Qui conduisons au port;
Nous connaissons les côtes
Et l'étoile du Nord...

Et ce refrain arrive qui est d'une amusante crânerie :

Pour bien aimer
Faut être homme de mer,
Les matelots
Aim' au milieu des flots !

* * *

Il n'y a plus de « savetiers » aujourd'hui. Le moindre teneur d'échoppe s'intitule « cordonnier » et prendrait la première désignation pour une insulte. Autrefois, les savetiers s'enorgueillissaient de leur titre. Ils avaient leur procession annuelle, qui était très pompeuse, et ce jour-là, ils chantaient un refrain qui célébrait leur métier, qui le mettrait hors de pair, et qui se terminait ainsi :

Place à messieurs de la savaterie !

Les arquebusiers, qui formaient une corporation importante, s'excitaient au travail en répétant une chanson où il y avait ce vers final :

Lève le cœur, ouvre l'oreille !

On le voit, tous ceux qui ont manié un outil ont chanté et leur peine leur paraissait plus légère. Ils chantent moins, aujourd'hui, ils discutent. L'avenir dira où est le vrai bonheur.

Lisette !

Et puisque nous parlons chansons, une anecdote, à ce propos. Jules Claretie, qui, dans une de ses innombrables chroniques a pris avec raison la défense de la chanson populaire — il ne s'agit plus de chansons de métiers — rappelle le fait suivant :

« Quand Paris avait ses goguettes, dit-il, ses goguettes où chantait l'ouvrier, il valait bien, avec ses refrains de caveau, ses chanteurs des rues, le Paris cosmopolite des courses, des steeple-chases et des pick-pockets.

Déjazet passait, un soir, devant une de ces goguettes. Elle entend qu'on y chantait la *Lisette de Béranger*. Et comme on la chantait mal, la chanson de Bérat! Le guet eût fait fermer l'établissement. Déjazet le fit ouvrir, s'attabla avec les buveurs, demanda la parole et, souriante, sans se nommer, montra aux chanteurs comment on chante :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier...

— Voulez-vous que je vous dise? s'écria le goguetier. Vous chantez ça presque aussi bien que Virginie Déjazet !

— Pour une bonne raison, camarade. C'est que Virginie Déjazet, c'est moi! Allons, à la santé de Béranger!

— Et à la santé de Lisette!

Un tapeur. — P. a une très mauvaise habitude: celle de taper ses amis à chaque instant.

Il en a une autre, plus détestable encore: il se soustrait délibérément à tout remboursement.

D'où la fâcheuse réputation.

Ce qui ne l'empêche de faire une fois de plus appel à la générosité d'un de ses amis.

— Prête-moi cinq louis, lui dit-il.

L'ami fait la grimace.

— Je te les rendrai à la fin du mois, proteste P. Tu peux en croire la parole d'un honnête homme.

— En effet, répond l'ami... Viens demain et amène l'honnête homme.

Inconséquence. — Madame (à sa toilette) en train de nettoyer son dentier, dit à sa domestique qui lui apporte sa fausse tresse :

— Marie, vous manquez de franchise... vous devriez pourtant, depuis le temps que vous êtes à mon service, savoir que je ne puis supporter le mensonge et la dissimulation !